

Lurelu

***L'ogre de Barbarie* de Daniel Mativat : Charles Perrault revisité pour les adolescents**

Sophie Michaud

Volume 32, numéro 2, automne 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/1166ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN 0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, S. (2009). *L'ogre de Barbarie* de Daniel Mativat : Charles Perrault revisité pour les adolescents. *Lurelu*, 32(2), 103–104.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'ogre de Barbarie de Daniel Mativat : Charles Perrault revisité pour les adolescents

Sophie Michaud

daniel mativat

l'ogre
de barbarie



103

Avec la vogue de la réappropriation des classiques dans les milieux éditoriaux, plusieurs auteurs revisitent les contes les plus célèbres afin de les actualiser. Daniel Mativat, dans *L'ogre de Barbarie* (Soulières éditeur, 1998), proposait un recueil dans lequel il recrée les contes de Charles Perrault pour les adolescents, clientèle qu'il connaissait bien puisqu'il l'avait fréquentée pendant trente ans à titre d'enseignant. L'étude de ces réécritures, faite en regard de son destinataire, nous permet de dresser un portrait de l'adolescent et de faire ressortir la critique sociale qui s'en dégage, car, inévitablement, ces textes s'inscrivent dans leur époque de création.

Mativat projette ses personnages dans le monde de l'adolescence. À cet égard, «Plein-de-Pouces», inspiré du «Petit Poucet», constitue un bel exemple de caricature de l'adolescent. L'incipit bref et efficace du conte révèle son héros : «Il était une fois un grand ado boutonneux qui passait son temps à gratouiller une guitare, à lire le *TV hebdo*, à fumer une herbe pas trop licite et à rêver aux seins de sa voisine» (p. 121). Au lieu d'un enfant chez Perrault, Mativat propose un protagoniste à l'image de son lecteur, ce qui facilite son identification lors de la lecture.

Avec ce livre publié dans une collection destinée aux ados («Graffiti»), l'auteur désirait contrecarrer la rectitude politique du milieu scolaire, où le ministère de l'Éducation s'impose avec ses exigences vis-à-vis du contenu de la littérature pour la jeunesse¹. Il souligne le fait dans «Une triste histoire» : «Il dut tondre la pelouse au coupeongles [...] et se soumettre à des CHOSES encore bien plus ignobles que la morale, le ministère de l'Éducation et les comités de parents catholiques nous interdisent d'évoquer ici» (p. 46). L'auteur dénonce ouvertement ces interdictions, et n'hésite pas à remettre en question les institutions. Frondeur, il contourne cette forme de censure et ne se soumet pas à ces règles.

À travers ses contes irrévérencieux², Mativat exploite l'humour afin de transmettre ses idées et susciter l'intérêt de sa clientèle adolescente. On peut dégager différents types d'humour au sein de l'œuvre de Mativat. Il y a d'abord l'humour bête et méchant, qui s'attaque aux minorités et aux femmes en renforçant les mécanismes d'exclusion sociale. Il utilise l'humour noir, où il nous présente des situations d'horreur avec un grand détachement. Il emploie aussi l'humour cynique, où il remet en cause le jugement social en présentant de façon naturelle des faits scandaleux. On retrouve également l'humour axé sur la sexualité. L'humour de l'auteur est mar-

qué par ses origines françaises. Tel Rabelais, il multiplie les styles et les tons : le vulgaire, la raillerie, le burlesque, l'ironie, l'absurde et la parodie. Avec beaucoup de verve et de polissonnerie, Mativat joue sur les descriptions hyperboliques. Par exemple, Plein-de-Pouces décrit sa soirée de rêve avec «assez de bière pour faire vomir tous ses copains» (p. 122). Il utilise l'exagération en abordant le sexisme et le machisme, rehausse les sujets tabous qui peuvent choquer par l'excès. Son rire n'épargne rien ni personne, mais il ne se manifeste pas de façon gratuite. Il sert à provoquer, à affronter les règles établies et à les remettre en doute.

Les thèmes entourant l'œuvre de Mativat se marient à la réalité des adolescents. Le premier thème abordé est les changements corporels. Les personnages s'affichent avec un corps ingrat, et de l'acné. Par extension, ces transformations du corps amènent l'éveil à la sexualité et le contact plus ou moins intime avec le sexe opposé. Cette attirance est mise de l'avant dans le texte de Mativat. Ainsi, l'auteur ajoute à la tirade du chaperon «Ma grand-Mère, que vous avez un grand...» (p. 91). Pour ajouter à la scène, une didascalie précise qu'«on y entend des halètements et des grincements bizarres» (p. 91). Mativat exagère le sous-entendu sexuel que l'on retrouve déjà chez Perrault. Le texte grivois fait réagir les adolescents et les conforte dans les sensations physiques qu'ils voient, ressentent et expérimentent.

Tout comme l'adolescent qui désire prendre ses distances avec ses parents et confirmer son identité personnelle et sexuelle, le personnage de Mativat, le Grand Poucet, vit cette mise à distance de façon symbolique. En effet, il veut perdre ses parents dans la forêt afin de ne plus être obligé de faire son lit. Le refus du modèle parental est présent : les parents ne «pensaient qu'à leur compte de téléphone, au prix du lait et aux précieux montants accumulés dans leur REER» (p. 121). Le Grand Poucet perd deux fois ses parents, qui reviennent une fois d'eux-mêmes, une autre fois grâce au contenu de ses poches tombé par terre. On voit dans ce texte la situation paradoxale où le jeune désire se distancier de ses parents, mais leur présence s'avère encore essentielle pour lui. La dernière fois, Grand Poucet les perd en ville. Des mouettes du Mcdo ayant dévoré toutes les chips utilisées pour retrouver son chemin, il est lui-même égaré, alors que ses parents reviennent à la maison. L'adolescent, devenu un adulte, doit vivre par lui-même, affronter la réalité et ses responsabilités. La séparation des parents est maintenant complète.

Dans le même ordre d'idées, les adolescents veulent plus de liberté et transgressent très souvent les interdits des adultes. Dès lors, ils créeront leur propre expérience en s'adonnant à la cigarette, à l'alcool et à la drogue. Ces interdits deviennent des thèmes importants au sein des contes de Mativat. Le Grand Poucet souhaite organiser une fête avec beaucoup d'alcool. On retrouve également des drogues dans les poches du personnage, mais il n'en consomme jamais directement ou ne se montre pas sous les effets de celles-ci dans le texte. L'alcool devient le moteur de création du narrateur conteur dans «Le petit chaperon Hic!», qui prend le rôle d'un ivrogne malheureux. Mativat parodie le conteur qui, en buvant une grande quantité de bière au fil de son histoire, fait des liens entre chacun des personnages et sa propre vie. Il compare le loup à son patron, un séducteur macho qui consomme les filles, et la grand-mère à sa propre belle-mère. L'homme dévoile qu'il a perdu sa femme ainsi que son travail. Le personnage de l'adulte est montré dans ses faiblesses et c'est lui qui transgresse ses propres interdits.

Les personnages des contes correspondent à un type. Mativat extrait des stéréotypes de notre société et les colle aux personnages pour faire rire dans «Le petit chaperon Hic!». Ainsi, le loup se transforme en motard, stéréotype du rebelle qui vit en marge de la société. Le motard représente les mêmes peurs chez l'homme dans notre société que le loup à l'époque de Perrault. Chevauchant une Harley, il est associé à une bande criminelle, représente la méchanceté, la violence, le pouvoir et l'intimidation. Mativat grossit ses gestes commis en lui faisant écraser «un aveugle, deux enfants, trois femmes enceintes et une bonne douzaine de vieillards avec leur marchette» (p. 103). Le motard évoque la virilité et même le machisme. Puisque ce personnage demeure au centre de la prostitution, l'auteur s'inspire de cette association pour dépeindre le petit chaperon rouge comme une «dévergondée qui traîne dans les rues» pendant que le loup patiente dans le lit de la grand-mère et l'attend. L'auteur lui donne une allure bouffonne, mais représentative du modèle type de la prostituée. L'auteur fait un portrait carnavalesque de chacun des types, ce qui fera réagir les adolescents.

Dans «Je n'ai pas le temps», une autre réécriture du Petit Poucet, l'auteur critique les parents de notre société qui, hypnotisés par l'importance du travail, n'ont plus le temps pour leurs enfants. Mativat dénigre les loisirs, valorise le travail dans son texte pour montrer l'absurde de la situation.

Du reste, Mativat brosse un portrait plutôt assasin du système judiciaire et des policiers. En effet, «Opération chaperon rouge» est la parodie d'une enquête policière où l'agent Perrot doit enquêter sur des malfaiteurs; maman, chaperon rouge et mère-grand, des noms de code, sont des terroristes dangereux du groupe Mère l'Oye. L'équipe d'experts décode le message secret d'une importance capitale : «la galette désignerait un gros paquet de fric mal blanchi et le petit pot de beurre, une bombe de fabrication artisanale» (p. 89). On voit les références médiatiques avec les groupes criminalisés et la mafia qui sévissaient à l'époque où Mativat crée ses contes. Le policier Charlie devient le Grand méchant loup et l'auteur le décrit comme un imbécile, un béni-oui-oui et un maladroit. Le point culminant reste que cette enquête policière est une grossière erreur. Cette chute, à la toute fin de l'histoire, réjouira l'adolescent puisqu'il verra les forces de l'ordre échouer, et constatera que les figures d'autorité se trompent elles aussi. L'ironie et la critique sociale pointent à travers ce conte. Le ton railleur devient méchant et passe au crible du ridicule les forces de l'ordre.

Somme toute, le texte de Mativat demande une distanciation de la part du lecteur adolescent pour faire le pont entre sa propre réalité et sa caricature afin d'en rire. Cette représentation de l'adolescent devient un tremplin pour critiquer tous les paliers de la société : l'autorité, les bien-nantis, les pauvres, les minorités visibles, tout cela dans le but d'attirer la complicité du lecteur, de le faire réagir, de le déranger. C'est par l'humour engagé que Daniel Mativat porte une charge contre des éléments sociaux identifiables. Il remet en doute les conceptions, tente d'ouvrir les possibilités sur une nouvelle perception de la société qui permet de mieux la comprendre pour ensuite la transformer. Il assure la survie de ces textes dans une nouvelle époque qui est la nôtre.



Notes

1. Lire le chapitre «La censure, l'école et la littérature pour la jeunesse», dans le collectif *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, sous la direction de Françoise Lepage (Fides, 2003).
2. L'éditeur Robert Soulières, qui a voulu se démarquer par une publication audacieuse, constate avec regret qu'il a fallu huit ans pour écouler le tirage de deux-mille exemplaires, le recueil n'ayant pu pénétrer le marché scolaire. (Source : entretien téléphonique.)